

La Maison-Dieu, 152, 1982, 7-35

Henri DENIS

LES SACREMENTS FONT L'ÉGLISE-SACREMENT

Les sacrements sont constitutifs de l'Eglise dans son mystère; en même temps ils occupent une place centrale dans son organisation et son ministère pastoral, tout en étant à quelque degré conditionnés dans leur efficacité par la manière dont l'Eglise les célèbre et les reçoit.

LE rapport vivant entre l'Eglise et les sacrements qu'elle célèbre constituera toujours un objet de réflexion, pour ceux qui cherchent à mieux pénétrer le mystère du Christ ressuscité agissant dans la communauté des croyants et dans le monde.

Je me suis permis — pour plus de précision — de retranscrire en sous-titre le texte même de l'*argument* qui était proposé aux étudiants de l'Institut supérieur de Liturgie, lors de la présentation de cette série de leçons¹. A

1. Il s'agit des cours donnés à l'Institut supérieur de Liturgie de Paris, au cours de l'année 1981-1982, plus précisément les 20 et 21 janvier 1982. Ces cours sont présentés dans un programme qui comporte toujours un titre, suivi de trois ou quatre lignes qui constituent une sorte

titre d'introduction, je voudrais d'abord proposer quelques remarques que me suggère cet argument.

La première concerne les termes mêmes qui y sont utilisés. On peut les classer *grosso modo* en deux catégories. D'une part, on trouve des termes, comme « faire », « constitutifs », « organisation », « ministère »... qui soulignent à quel point les réalités ecclésiales sont dépendantes fondamentalement de ce que nous appelons aujourd'hui les sacrements. D'autre part, la fin du texte de l'argument parle de « conditionnement » ou de « manière dont l'Eglise reçoit et célèbre les sacrements », toutes choses qui peuvent avoir une influence sur leur efficacité. Selon ce second point de vue, nous considérons donc davantage l'influence que peut avoir la pratique de l'Eglise sur la fécondité des sacrements.

Ma seconde remarque prolongera simplement la précédente. S'il est vrai que notre titre insiste sur le premier volet (*les sacrements font l'Eglise*), on peut légitimement percevoir une dialectique ou à tout le moins une réciprocité : *l'Eglise aussi fait les sacrements*. Mais précisément, tout l'intérêt de cette double formule, déjà bien connue pour l'eucharistie, c'est de nous permettre d'examiner sa pertinence à propos de la sacramentalité, de tester sa valeur théologique. En particulier, les questions suivantes peuvent être posées : quelle est exactement la *réciprocité* de cette formule ? Le verbe « faire » y a-t-il le même sens dans les deux cas ? L'intérêt de la formule ne réside-t-il pas à la fois dans sa *symétrie* et dans sa *dissymétrie* ?

Enfin, je voudrais proposer une remarque qui est davantage d'ordre conjoncturel. On ne saurait oublier en effet qu'il y a un peu plus de dix ans la conférence épiscopale française publiait un rapport devenu célèbre sous le nom de *rapport Coffy* et qui traitait précisément de

d'argument général. Ajoutons que, dans cet article, nous avons gardé le style oral et les formules à la première personne, pour être plus fidèle à la communication faite à l'Institut.

l'Eglise-sacrement². C'était une sorte d'application concrète de la formule utilisée par le Concile Vatican II, mais de façon encore assez générale et abstraite³. Le grand mérite du « rapport Coffy » est justement d'avoir tiré les conséquences d'une théologie de l'Eglise-sacrement. On peut même penser qu'aujourd'hui cette « exploitation » de la veine de Vatican II n'en est qu'à ses débuts.

Or, depuis la parution de ce texte, les choses ne sont pas allées toutes seules. Au contraire, nous avons assisté à des polémiques, à des mises en garde, voire des retours en arrière. En résumé, on pourrait formuler les craintes de la manière suivante : avec cette notion d'Eglise-sacrement, ne va-t-on pas porter atteinte à la réalité spécifique des sacrements chrétiens et finalement en détruire la consistance propre ? Dans le même ordre d'idée, à trop parler d'Eglise-sacrement, ne va-t-on pas purement et simplement remplacer les sacrements par la communauté ecclésiale⁴ ?

2. Le rapport a paru aux éditions du Centurion en janvier 1972 : Robert COFFY, Roger VARRO, *Eglise signe du Salut au milieu des hommes*. Le sous-titre est ainsi libellé : « Eglise-sacrement, rapports présentés à l'assemblée plénière de l'épiscopat français, Lourdes 1971. » — Il est intéressant de noter qu'entre janvier 72 et janvier 82, dix ans s'étaient exactement écoulés.

3. Nous renvoyons particulièrement aux numéros 1 et 9 de la constitution *Lumen Gentium*.

4. Je note quelques faits dans ce débat. D'abord, un article très polémique paru dans la revue *Communio*, mars 1977 (et qui visait indirectement Mgr Coffy). Dans l'autre sens, si l'on peut dire, le regretté André TURCK développait dans ses ouvrages le thème de l'Eglise comme communauté « sacramentelle ». Je renvoie à son livre *Avec un peuple nombreux*, Centurion 1980 (recension dans *La Maison-Dieu*, 144 [1980], pp. 163-172).

Lors d'une importante rencontre à Francheville en 1981, Mgr Coffy lui-même tenait à rectifier des interprétations erronées, avec les insistances suivantes : « La célébration est *source* de l'expérience spirituelle et de la Mission... Je me propose de rappeler l'*antériorité* des célébrations sacramentelles sur l'Eglise, sacrement du salut. Si l'Eglise célèbre les sacrements, les sacrements la construisent... La seconde proposition est plus importante que la première, elle en est le fondement » (cf. *La Maison Dieu*, 146 [1981], pp. 73-75).

Si l'on veut dépasser la polémique et retrouver une certaine sérénité, je crois que l'on peut aujourd'hui voir les choses avec plus d'équilibre, sans renoncer à l'intuition féconde de Vatican II.

C'est dans cet esprit que je propose les pages qui suivent : montrer les aspects *complémentaires* de la *priorité* des sacrements sur l'Eglise et de l'Eglise sur les sacrements. Pour mener à bien cette recherche, je me servirai d'un fil conducteur, à savoir la distinction entre le principe *christologique* et le principe *pneumatologique* de l'édification de l'Eglise⁵. Pour faire bref, je résume mon propos en disant que l'Eglise se construit à la fois par le principe « christique » (c'est le Christ qui envoie l'Esprit pour que l'Eglise se réalise : les sacrements « font » l'Eglise) et par le principe « pneumatique » (c'est l'Esprit qui donne corps christique à l'Eglise : les sacrements adviennent dans une Eglise toujours déjà commencée). Alors, nous serons amené — dans une troisième partie plus brève — à préciser les rapports pratiques entre ces deux fonctionnements ou plutôt ces deux inspirations.

I

LE PRINCIPE CHRISTOLOGIQUE : LES SACREMENTS « FONT » L'ÉGLISE-SACREMENT (sous le signe de l'unité Christ-Eglise)

Dans ce premier temps de la réflexion, je voudrais insister sur une certaine logique *linéaire* que l'on pourrait résumer par la séquence suivante : le Christ ressuscité fait

5. Je m'inspire d'un article de John ZIZIOULAS, *Christologie, pneumatologie et institutions ecclésiales* (point de vue orthodoxe) paru dans *Les Eglises après Vatican II* (Colloque de Bologne 1980), Beauchesne 1981 (pp. 131-148). L'auteur montre les deux priorités dans le Nouveau Testament : le Christ qui donne l'Esprit ; l'Esprit qui donne le Christ.

les sacrements, qui font eux-mêmes l'Église. Bien évidemment, personne n'est assez dupe pour imaginer que le Saint Esprit soit absent de cette séquence. Mais il s'agit d'une question d'accent ou de priorité. Nous retrouvons ici ce que le père Hervé Legrand caractérise dans ses écrits (de façon péjorative, il est vrai) par l'expression « christomonisme »⁶.

A prendre les choses de façon positive et sous l'angle le plus traditionnel, j'aimerais utiliser une formule extrêmement simple : *c'est le Christ qui fait tenir debout son Église*. C'est Lui qui en est, en permanence, la « cause efficiente ». Ou encore : ce que l'Église doit livrer de plus profond, cela lui est donné par le Christ lui-même. Sans trop d'impertinence, on pourrait faire dire à l'Église ce que l'Apôtre disait de lui-même : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi » (Gal II, 20).

Je vais donc utiliser cette veine théologique, car elle doit bien livrer quelque chose d'essentiel sur l'Église et sur son témoignage. En particulier, elle protégera les chrétiens de toute tentative de réduction du christianisme à une idéologie, aussi belle qu'elle soit. Je me propose de développer ce thème selon trois directions, fortement liées entre elles.

1. Une sacramentalité qui « dit » la source

La thèse s'énonce ici de la manière suivante : *Les sacrements font exister l'Église, parce qu'ils disent (en ACTES) que c'est le Christ qui la fait tenir debout, c'est le Christ qui lui donne ce qu'elle ne peut se donner* (la sainteté, l'agrégation au corps du Ressuscité, l'unité même de ce corps...). Une telle thèse est fort classique. Elle rejoint la théologie des sacrements. Sans avoir la prétention de

6. Je pense particulièrement à l'importante contribution d'Hervé LEGRAND au colloque de Bologne 1980, dans l'ouvrage déjà cité (note 5), sous le titre : « Le développement d'Églises-sujets, à la suite de Vatican II. Fondements théologiques et réflexions institutionnelles » (pp. 149-184).

refaire cette théologie, je voudrais montrer comment une telle perspective éclaire la sacramentalité de l'Eglise comme fruit de l'action du Christ.

1) *Le sacrement comme primauté de la grâce*

On dira que le sacrement fait exister l'*initiative* du Christ : non point initiative d'une pensée, ou même seulement d'une parole, mais initiative d'un acte (lié certes à la Parole). Quand l'Eglise baptise, c'est le Christ qui baptise. En d'autres termes, les sacrements construisent les « vertèbres christologiques » de l'Eglise. Certes, ce que l'on voit, ce que l'on touche, ce que l'on entend, tout cela appartient réellement à l'ecclésialité. Mais si cette Eglise est « sacrement », c'est parce qu'elle porte en elle *un secret qui n'est pas d'elle* : son mystère-dans-le-Christ. Dès lors, il est possible — et nécessaire — de dépasser le pur empirisme de ses structures institutionnelles. A titre de réminiscence, on peut penser que l'*ex opere operato* (si maladroit ou si maladroitement compris) du Concile de Trente exclut les « manipulations » par les hommes et rappelle paradoxalement la primauté de la grâce (*soli Deo honor et gloria*), chère à la théologie réformée.

2) *Le sacrement comme grâce de « reconnaissance » du Christ*

Autre aspect de cette ligne théologique : le sacrement est dans l'Eglise ce qui livre la *figure indubitable* du Christ ressuscité. Dans tout autre acte ecclésial quel qu'il soit, on peut douter de cette figure ou du moins peut-on y voir les scories, les mal-façons, les contre-façons même. Tandis que le sacrement est ce qui fait dire, de façon sûre et avec la caution du Christ lui-même : « C'est le Seigneur » (cf. Jean, XXI)⁷.

7. Il y a une secrète connivence (qu'il serait intéressant d'approfondir) entre la théologie sacramentaire et celle des apparitions de Jésus ressuscité dans le Nouveau Testament.

Ici, je m'associe à une mise en garde indispensable. Il s'agit bien de la *grâce de la reconnaissance* (le Christ se donne à être reconnu) et non pas seulement de la « reconnaissance d'une grâce » antérieure (comme si elle était déjà là). Si jamais les sacrements consistaient en une reconnaissance d'un déjà-là, sans nouveauté, sans création, sans un agir de Dieu lui-même, ils ne seraient qu'une opération mentale.

J'insiste à nouveau sur ce point : l'Eglise-sacrement est fondée sur la certitude que le Christ est manifesté en elle d'une façon *unique*, qui n'a pas son équivalent ailleurs. Les sacrements sont garants, à leur manière, de la *spécificité* et de l'*originalité* chrétiennes de l'Eglise. Autrement dit, la présence du Ressuscité dans l'Eglise et sa présence hors Eglise ne sont pas identiquement de même nature.

3) *Le sacrement comme reconnaissance
de la différence entre le Christ et l'Eglise,
au sein même de leur unité*

Le sacrement fait exister l'Eglise dans son *altérité* par rapport au Christ, pour la raison bien simple que l'Eglise est incapable de faire par elle seule ce que le Christ fait en elle.

On voit la subtilité féconde du mystère. Il y a ici comme un chemin de crête à parcourir : là où l'Eglise court le risque le plus grand de se prendre pour le Christ (ou de l'utiliser comme une puissance magique), c'est là où elle est le plus nettement rappelée à sa distinction d'avec le Christ, son Auteur. C'est le refus du « fusionnel », et l'accueil de la Puissance, de la Miséricorde, de la Grâce de l'Autre.

Ajoutons encore une remarque dans cette même ligne. Le fait qu'il y ait altérité est la condition première de toute sacramentalité. En effet, si l'Eglise était purement et simplement identique au Christ, alors il n'y aurait plus d'espace ou de distance pour la sacramentalité. Celle-ci serait totalement écrasée. Il n'y aurait plus la distance

(spirituelle) entre le *signum* et la *res*, plus d'écart entre signifiant et signifié⁸.

2. Une sacramentalité qui associe le Corps à la Tête.

Cette primauté du Christ que je viens de souligner ne saurait pour autant rendre l'Eglise passive. Si l'Eglise doit devenir « sacrement » dans la célébration des sacrements, c'est bien parce qu'elle ne peut pas ne pas être active : l'Eglise n'a jamais pratiqué les sacrements dans une sorte d'inconscience ou de léthargie (sous prétexte de mieux laisser passer le don de Dieu!).

La thèse serait donc celle-ci : *s'il est vrai que le Christ n'est jamais seul (et ne doit pas l'être), tout ce que le Christ fait en tant que Tête, il faut que le corps y coopère.*

A tout don, l'Eglise est associée. Le sacrement ne fait l'Eglise que si les chrétiens — ces « autres » du Christ — y coopèrent activement. On est loin désormais des seules conditions de *validité* d'une théologie sacramentaire trop courte. A la limite (je parle ici d'une conception liée aux siècles de « chrétienté »), le ministre suffisait et l'on aurait presque pu se passer de peuple (c'est, en tous cas, ce que l'on a plus ou moins légitimé parfois pour l'eucharistie, sans parler du sacrement des malades). Les conditions *minimum* ne suffisent plus, il faut encore que l'Eglise comme corps soit partie prenante de l'action du Christ. On se rappelle le texte de l'« argument » que j'ai cité en exergue de cet article : l'*efficacité* des sacrements est à quelque degré conditionnée par la manière dont l'Eglise les reçoit et les célèbre.

Il est possible ici d'affirmer qu'outre son effet invisible (la grâce), le sacrement a toujours un effet visible.

8. A propos de l'acte de reconnaissance du *Christ*, on pourrait prendre tous les sacrements les uns après les autres. On verrait que c'est très clair pour les uns (baptême, eucharistie...), un peu moins pour d'autres (la confirmation). Précisément, la confirmation ne dévoile-t-elle pas spécifiquement l'espace de l'Esprit Saint?

Cependant, il ne convient pas de limiter cet effet visible au seul sujet qui le reçoit, mais à l'ensemble de *la communauté chrétienne*. C'est en ce sens-là que l'on peut et que l'on doit dire : tout sacrement nourrit la sacramentalité ecclésiale. *Toute célébration sacramentelle doit faire voir ce qu'est l'Eglise de Jésus-Christ*. Sur un tel thème, j'avoue que les commentaires pastoraux pourraient être inépuisables. Faute de temps et de place, je voudrais seulement dire que la règle d'or de toute pastorale sacramentelle tient dans cette formule : tout ce que le Christ fait dans son Eglise par le sacrement, cela doit être rendu « visible » par l'action de la communauté chrétienne. Je n'ignore pas tous les problèmes que cela pose, vu l'absence trop fréquente de « communautés ». Mais je crois que tous les efforts entrepris vont dans le bon sens. La réforme lente et difficile de la pastorale du baptême a finalement un bienfait considérable : mettre en relief l'Eglise comme « sacrement » au moment où celle-ci prépare et célèbre — et fait fructifier (?) — le sacrement du baptême. C'est autant de gagné comme relais pour l'évangélisation.

3. Une sacramentalité qui utilise le signe du créé

Je voudrais rappeler ici une donnée élémentaire de la théologie des sacrements. Pour faire advenir la présence et l'action du Christ ressuscité, on n'a jamais rien trouvé d'autre — avec Lui, grâce à Lui et à sa Parole — que *des éléments du monde*, création et créatures (de l'eau, de l'huile, du pain, des hommes et des femmes, des gestes humains...)

Disons tout simplement que c'est là un motif d'émerveillement, et cela en dit long sur la réconciliation du monde avec Dieu. Ce monde n'est pas corrompu, il n'est pas totalement perdu. Il y a toujours de quoi faire du sacrement ! Saint Irénée a eu l'intuition profonde de cette vérité quand il a parlé de l'eucharistie.

Bien évidemment, là encore, il faut entendre les mises en garde. Cette « reprise » du créé par le sacrement n'a rien d'une *sacralisation* des choses de ce monde, comme s'il

fallait retomber dans une sorte de panthéisme habillé de christologie. Les sacrements n'ont rien à voir avec une nouvelle idolâtrie. Nous sommes délivrés de cette tentation grâce à deux dimensions du sacrement qui lui sont inhérentes :

— la dimension d'*anamnèse* : pas de sacrement sans mémoire de l'Événement fondateur, sans inscription dans l'Histoire comme Histoire sainte et Histoire du Salut⁹. En conséquence, nous aboutissons à une première question : l'Église est-elle marquée dans sa sacramentalité propre (*sacramentum et res*) par cette anamnèse ? Retrouve-t-on dans nos communautés célébrantes les traits et les traces de l'Évangile ? Y a-t-il une authentique « mémoire » et donc une actualité de la Bonne Nouvelle dans nos baptêmes, nos eucharisties, nos célébrations pénitentielles ?

— la dimension de *prophétie* ou d'*eschatologie* : pas de sacrement qui n'actualise le Christ sans *ouvrir* en même temps l'avenir, sans annoncer la Venue du Seigneur. C'est d'ailleurs la vertu du « symbole » que de mettre les chrétiens en relation vivante avec cette prophétie, avec cet Avènement, en évitant précisément de concentrer la grâce sur les objets ou sur les choses reçues. En conséquence, surgit une deuxième question : est-ce que l'Église, dans sa sacramentalité reçue des sacrements, est suffisamment marquée par cette prophétie ? Est-ce que l'on retrouve dans nos célébrations chrétiennes cette tension vers le Christ à venir, cette annonce concrète d'un Monde Nouveau ?

Les sacrements ne sont pas une machine à remonter le temps, pas plus que l'Église n'est un conservatoire de nos nostalgies. Toute mémoire du Christ relance l'Église vers l'avant. C'est là que se trouve l'action de l'Esprit totalement liée à celle du Christ : notre Église-sacrement est-elle suffisamment nourrie d'épiclèse ?

Pour l'heure, ce que je veux souligner, c'est que *rien* de tout cela ne peut être dit ni fait sans passer par les réalités

9. Je me permets de renvoyer discrètement à mon ouvrage récemment paru et qui traite de cette question plus amplement : *Sacrements, sources de vie*, Paris: Cerf (coll. « Rites et symboles »), 1982.

de ce monde : l'eau, le pain, l'huile, la main, la relation humaine... Ne pourrait-on pas souhaiter alors que l'Eglise tout entière comme communauté et comme « sacrement » soit habitée par la Création transfigurée : avec quel pain, quelle eau, quelles mains, quels gestes... va-t-elle dire la présence fidèle de son Seigneur et va-t-elle faire désirer la Nouvelle Création, nouveaux Cieux et nouvelle Terre ?

II

LE PRINCIPE PNEUMATOLOGIQUE : L'ÉGLISE-SACREMENT « FAIT » LES SACREMENTS

(sous le signe de la différence Christ-Eglise)

On aurait envie de compléter ce titre : l'Eglise-sacrement fait les sacrements... et bien d'autres choses ! Je n'ignore pas que la vie de l'Eglise — comme celle de tout chrétien — ne s'épuise pas dans la célébration ou la préparation des sacrements. Mais, étant donné le point de départ de notre étude, il n'est pas mauvais de se demander d'abord en quoi consiste la tâche de l'Eglise quand elle « fait » les sacrements. Car une chose est évidente : les sacrements ne se sont jamais faits tout seuls. En particulier, la *décision* de poser l'acte sacramentel devra être réfléchie, pesée et parfois remise en cause¹⁰. On sait aussi depuis

10. Pour prendre un exemple relativement simple, je considère la « décision » très ancienne dans l'Eglise (allant ensuite jusqu'à une obligation sous peine de péché) de participer chaque *dimanche* à l'eucharistie du Seigneur. On s'aperçoit aujourd'hui — pour des raisons qui ne touchent d'abord ni à la foi ni à la Tradition ecclésiale — que le rythme hebdomadaire pose question dans nos civilisations dites « développées ».

Ce que je voudrais simplement faire remarquer, c'est que le « sacrement » de l'Eglise se manifeste dans l'articulation d'un double comportement : d'une part le témoignage des *pratiquants* qui disent à leur manière ce qu'est pour eux le Christ dans leur vie ; d'autre part la tolérance à l'égard des *non-pratiquants*, qui prétendent dire aussi à leur manière ce qu'est pour eux (malgré tout) la relation à Dieu et (parfois ?) à Jésus Christ.

longtemps que la validité des sacrements suppose que l'on ait l'*intention* de faire ce que « veut » faire l'Eglise. Voilà bien une volonté qui en dit long sur la communion de l'Eglise à son Seigneur, par la grâce de l'Esprit.

Nous partirons donc de la célébration sacramentelle pour aboutir à ce que l'on pourrait appeler la « vie séculière » de l'Eglise. Dans tout ce parcours, nous nous demanderons comment l'Eglise est signe de Jésus-Christ, grâce aux impulsions de l'Esprit Saint.

1. Dans les sacrements, en actes : Une Eglise fidèle au Christ qui se donne

Il ne peut pas, il ne doit pas y avoir de contradiction entre le Christ qui se donne dans le sacrement et le Christ qui est signifié dans et par l'Eglise tout entière, pas davantage de contradiction entre l'Eglise qui donne et l'Eglise qui reçoit. C'est une question bien connue, par exemple quand on affirme : « il y a toujours des conditions pour la *réception* et le *don* des sacrements ». Les sacrements sont toujours des actes « conditionnés ». S'ils ne l'étaient pas, le christianisme et le Christ lui-même pourraient devenir n'importe quoi. De quelle manière peut-on comprendre cette fidélité de l'Eglise au Christ des sacrements ?

Voici la réponse globale que je propose : *L'Esprit qui habite l'Eglise l'habilite à reconnaître à quelles conditions l'acte du Christ pourra être posé de façon authentique, sous peine d'invalidité.* Cet Esprit du Christ, nous le savons, est indispensable : sans lui, le Christ ressuscité ne serait pas (cf. Jean VII, 39). Qu'est-ce donc que l'Esprit *rappelle* à l'Eglise quand elle fait un sacrement ?

1) *Une Eglise qui croit :
les sacrements sont les sacrements de la foi*

Il faudra donc toujours une vérification ecclésiale de la foi nécessaire à la réception d'un sacrement. Il serait tout à

fait étonnant que les sacrements dispensent de la foi ou qu'ils la remplacent, sous prétexte qu'ils la donnent.

On aura donc soin de bien articuler la *foi antécédente* et la *foi conséquente* (on relira même un texte fort oublié et pourtant remarquable du Concile de Trente, sur la « montée de la foi » chez le catéchumène)¹¹. Disons d'un mot comment se coordonnent ces deux aspects de la foi :

— la *foi antécédente* est indispensable pour que le sacrement soit possible. C'est la foi suffisante pour percevoir quelque chose du don que Dieu va nous faire dans le sacrement. Le signe n'aurait pas de sens si l'on ne vivait déjà quelque chose du signifié.

— quant à la *foi conséquente*, c'est précisément la foi « sacramentalisée », c'est-à-dire celle qui a *pris corps* dans l'acte sacramentel. Le sacrement c'est l'acte dans lequel et par lequel la foi prend corps visible et ecclésial.

Telle est l'œuvre de l'Esprit Saint : faire en sorte que la foi informe, la foi qui cherche, la foi qui espère (vaguement) prenne corps visible dans l'Eglise. Le croyant s'incorpore dans le corps du Christ, grâce à l'Esprit qui le « christifie ». On reconnaîtra ici la démarche et l'aventure du centurion Corneille.

2) Une Eglise en communion : les sacrements sont les sacrements de l'Eglise

L'Eglise qui célèbre le sacrement doit pouvoir dire où et comment elle vit sa communion et par quelles médiations. L'Eglise qui fait le sacrement de l'unité et de la réconciliation doit pouvoir reconnaître et identifier les *moyens de son unité*.

On mesure tout à la fois la gravité et la difficulté de cette *réciprocité*. Car c'est à l'Eglise de déterminer les conditions de sa communion (en particulier du point de vue doctrinal et ministériel) et en même temps cette même Eglise doit

11. Il s'agit du décret sur *la justification*, surtout les chapitres 5 et 6 (Denzinger 797-798) ; cf. DUMEIGE, *La foi catholique*, pp. 341-343.

compter sur la grâce du sacrement pour devenir ce qu'elle n'est pas encore. Par exemple, cela se produit à toutes nos célébrations eucharistiques : il faut être en communion avec l'Eglise pour pouvoir participer à la messe, et cependant nous demandons au Christ la grâce de l'unité.

On aura reconnu ici le drame — le mot n'est pas trop fort — de l'*œcuménisme*. C'est un drame, c'est-à-dire une marche douloureuse et cahotique. Ni communion imprudente et éphémère, ni statisme orgueilleux ou plein de suffisance. Il semble bien qu'il soit désormais impossible de trouver une solution en se contentant d'aller dans un seul sens¹².

3) *Une Eglise fidèle à l'homme :
les sacrements sont les signes
de la fidélité à l'homme*

Il y aurait certes beaucoup à dire sur ce point. Je voudrais seulement laisser entendre que les sacrements tout comme l'Eglise ne doivent pas être compris de façon *surnaturaliste*, c'est-à-dire d'une manière qui glorifie Dieu en oubliant l'homme ou même en le méprisant.

Je pose donc simplement la question suivante : quelles sont les exigences *humaines* et *évangéliques* minimum au-dessous desquelles on ne pourrait accueillir quelqu'un aux sacrements chrétiens ? La question est simple, mais la réponse fort difficile (et variable selon les temps et peut-être selon les cultures). Mais il me semble qu'elle doit être posée. C'est ce que l'on appellerait la *limite inférieure* de l'éthique évangélique. Y a-t-il des actes ou des situations qui sont incompatibles avec le sacrement de Jésus-Christ ?

12. Toutes proportions gardées, on pourrait dire la même chose à propos des décisions du Magistère et de la « réception » par le peuple chrétien. Depuis quelques années, il est frappant de voir combien les théologiens catholiques sont sensibles à l'importance de la « réception » par la communauté des croyants, réception qui est aussi œuvre de l'Esprit (nous pensons aux derniers écrits de Congar, Legrand, Tillard).

Tout en affirmant que le Christ est venu pour les pécheurs, faut-il retrouver (comme au temps d'Hippolyte) des conditions de rupture exigées par le baptême chrétien ?

Je me permets de poser ces questions sans prétendre les résoudre. Mais je crois qu'elles doivent être ouvertes, si l'on ne veut pas que le sacrement se réfugie dans un monde religieux plus ou moins éthéré. Je pense aussi qu'elles pourraient nous aider à reformuler d'une manière plus complète et plus évangélique ce que l'on a appelé les « critères d'ecclésialité ». Je souhaite enfin que cela permette une « réconciliation » entre chrétiens plutôt spirituels et pieux, d'une part, et chrétiens plutôt politiques et engagés, d'autre part¹³.

Pour résumer ce premier point, voici la formule que nous proposons : l'Eglise doit accompagner activement le sacrement, pour que celui-ci ne soit jamais un sacrement sans foi, un sacrement sans communauté, un sacrement sans exigence humaine. Utinam !

2. Autour des sacrements (avant et après) : Une Eglise qui préfigure et prolonge en elle le don du sacrement

Le principe que j'énonce ici est bien connu : la *sacramentalité de l'Eglise* doit toujours s'articuler de façon cohérente avec la *sacramentalité des sept sacrements*. Parmi d'autres raisons, il y a celle-ci : l'efficacité sacramentelle, interprétée plus ou moins maladroitement en termes de « production », court le risque grave de dériver vers la magie, si la communauté des croyants n'est pas activement présente. C'est précisément cette Eglise visible entourant, enrobant, explicitant le sacrement..., qui permet à nos contemporains d'accéder jusqu'au mystère même du sacrement et au cœur de la vie chrétienne. Pour ma part, je

13. On retrouvera cette typologie, bien analysée, dans le dernier ouvrage du Père André GODIN, *Psychologie des expériences religieuses*, Paris: Centurion, 1982.

pense que ce ne sont pas les *rites fondamentaux* qui font problème (ils seront toujours « opaques » à la compréhension immédiate, il suffit de penser à l'eau du baptême, au pain eucharistique...), mais bien plutôt la faiblesse ou l'absence même de leur *environnement*. Comment oser entrer de plain-pied dans le mystère eucharistique s'il n'y a pas le moindre prélude, le minimum de paroles, de chants, de gestes qui font attendre et désirer ce don ? C'est comme si l'on profanait les signes de l'amour. Développons cette exigence par quelques remarques.

1) Il serait souhaitable que l'on puisse appliquer à l'Eglise (je précise : à telle église, à telle communauté, à telle paroisse...) ce que l'on dit du sacrement. Voici ce que l'Esprit dirait alors à nos Eglises : pour être « digne » d'approcher du Christ et de le recevoir, montre-moi *déjà* comment tu te reçois de Lui par tout ton être et ton comportement. Montre-moi comment tu en vis ! Je ne te dis pas : démontre-moi (cela ne m'intéresse pas), mais montre-moi, si tu désires baptiser quelqu'un, comment tu vis de ton baptême et comment tu peux le faire désirer.

2) On pourrait encore poser comme postulat de *l'action pastorale*, dérivant de cette théologie, l'affirmation que voici : « le chemin entre le Christ qui sacramentalise et la personne qui reçoit le sacrement doit passer nécessairement par le *relais* de la sacramentalité de l'Eglise (c'est-à-dire d'un groupe précis) ». Quand ce relais est manqué, on peut dire que l'on court de gros risques d'incompréhension, voire de sabotage¹⁴.

14. Prenons le cas délicat du rapport entre *baptême et eucharistie*. Normalement le baptême est pour l'eucharistie. Que signifie donc une Eglise qui admet actuellement encore au baptême 80 % de gens dont elle sait qu'ils ne fréquenteront jamais régulièrement l'eucharistie ? Dans ces cas, le relais de la sacramentalité ecclésiale fait complètement défaut. Le sacrement devient en quelque sorte un sacrement-sans-Eglise. Certes, on parlera de l'Eglise spirituelle, mystique. Et ce n'est pas faux, mais à condition de reconnaître qu'autrefois (dans les temps de chrétienté) cette Eglise spirituelle était fort *visible*. On pouvait dire en vérité : *Ecclesia supplet*. Mais aujourd'hui, qui assure la suppléance, ou mieux, comment s'effectuent des relais ? C'est une question toujours actuelle de notre pastorale contemporaine.

3) Ma troisième remarque voudrait être une mise en garde, laquelle s'avère toujours nécessaire dès lors que l'on adopte une ligne pastorale un peu ferme. Voici à quoi l'on devra veiller : si l'on se souvient de la première partie de notre étude, on saura que la sacramentalité ecclésiale ne devra jamais ni se *substituer* à celle des sacrements, ni vouloir l'*égaler* comme par inflation. *Il faut donc dénoncer la mégalomanie toujours possible dans les prétentions d'une Eglise-sacrement.* Qu'on nous pardonne la comparaison (La Fontaine n'a jamais eu de prétention théologique) : c'est un peu la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf ! L'Eglise ne saurait prétendre se faire aussi grande que le Christ. L'Eglise-sacrement ne remplacera jamais le baptême ou l'eucharistie. L'Eglise n'a en elle-même et comme telle ni pouvoir de sanctifier, ni pouvoir de sauver... Elle est bien plutôt la lumière irradiée du soleil qu'est le Christ, dans l'atmosphère terrestre. Sans cette irradiation, le soleil ne serait jamais ni pressenti, ni connu, ni diffusé. Grâce à elle, tout ce qui est vécu de sacramentalité ecclésiale peut conduire à l'unique SOURCE.

3. En dehors des sacrements :

Une Eglise qui vit aussi son Mystère et sa Mission, en dehors de la célébration des sacrements

On a dit et écrit (et cela est fort précieux)¹⁵ que les Evangiles ont été rassemblés, sélectionnés et célébrés dans l'anamnèse eucharistique. On a encore affirmé — mais c'est la même idée — que « le christianisme était né autour d'une table ». Nous souscrivons volontiers à ce genre d'affirmations toujours très suggestives.

Il ne faudrait pas cependant laisser entendre que TOUT le christianisme est dans les sacrements. Cela ne serait conforme ni à la vie de l'Eglise, ni au témoignage du

15. Cf. le livre de Charles PERROT, *Jésus et l'Histoire*, en son dernier chapitre.

Nouveau Testament. Et cela ne rendrait pas service aux sacrements eux-mêmes. Autrement dit, il y a *plusieurs pôles* de l'édification de l'Eglise, lesquels d'ailleurs s'interpénètrent déjà dans toute célébration¹⁶. Bien des fois, nous avons eu l'occasion de le montrer : le « sacramental » suppose et appelle le « non-sacramental ». Essayons de le suggérer par les réflexions suivantes, qui ne prétendent pas être exhaustives.

1) L'Eglise-sacrement est appelée à vivre *le Mystère du Christ* en dehors des sacrements, par la puissance de l'Esprit :

— un Esprit qui *rassemble*. « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Le mystère du Christ se vit donc dans la communion fraternelle, là où le primat de la charité se trouve vérifié ;

— un Esprit qui fait *mémoire*, qui enseigne toutes choses. Le mystère de l'Eglise est vécu là où la foi au Christ est conçue intérieurement et visiblement, non seulement dans la référence au passé, à l'acte fondateur, mais dans *l'élaboration* d'une Bonne Nouvelle pour aujourd'hui ;

— un Esprit qui fait *témoigner, parler et agir*. Le mystère de l'Eglise s'accomplit là où les chrétiens annonçant le Christ montrent qu'ils en vivent dans des conditions précises et savent dire non à tout ce qui détruit l'homme ;

— un Esprit qui fait dire au chrétien : *Viens ! Seigneur Jésus !* Le mystère de l'Eglise aboutit à ce cri, car nous n'avons pas ici-bas de demeure permanente. Un tel cri ne retentit pas seulement à la messe, mais encore sur un lit d'hôpital ou à propos d'une très grande joie humaine ou au cœur de l'effort le plus difficile pour construire la cité terrestre... Telle est l'impatience que l'Esprit met dans nos cœurs.

16. Nous voulons insinuer par là que la célébration ne peut se cantonner sans erreur et sans essoufflement dans le seul registre du rituel ou de la ritualité. Il y a des actes de rassemblement, donc de *fraternité* ; des actes d'audition et de commentaires de la Parole, donc de *réflexion* et de *résolution* (morales) ; un acte d'envoi, donc la concrétisation de la *Mission*, etc...

2) Nous sommes donc en mesure d'ajouter maintenant ce qui doit servir de complément à toute la première partie de cette étude : les sacrements ne sont pas toute l'Eglise, toute la vie de l'Eglise, tout son mystère. Ce que les sacrements assurent (et d'une manière irremplaçable), c'est le lien gratuit et vital avec la Source, avec l'Auteur, avec le Fondement : l'Eglise est *du Christ* ou bien elle n'est plus rien, du moins elle est devenue autre chose que ce qu'elle doit être.

Mais, l'Eglise n'est pas que l'Eglise de la Source — car la Source pourrait demeurer scellée, l'Auteur n'avoir aucun disciple et le fondement ne porter aucune construction (hypothèse purement gratuite, dans le cas). *L'Eglise est aussi l'Eglise des fruits*. S'il ne faut jamais — comme le dit Urs von Balthasar — séparer les fruits chrétiens de l'arbre qui est le Christ, celui qui donne la sève, *encore faut-il qu'il y ait des fruits!* L'arbre ecclésial sera jugé à ses fruits, comme tous les arbres y compris ceux qui étaient non chrétiens. Une Eglise-sacrement est donc aussi une Eglise *des fruits* du christianisme dans le monde, une Eglise de la «réception fructueuse» comme disait la théologie, plus évangéliquement une Eglise qui n'enfouit pas ses talents, une Eglise qui — à partir des sacrements ou allant vers eux — *illustre* le Christ actuel comme le Christ de l'Evangile dans le monde de ce temps, le Christ des Béatitudes, de la communauté fraternelle, de la fécondité de la Croix et de l'A-venir eschatologique.

L'Eglise-sacrement, fidèle à l'Esprit qui l'habite, est donc une Eglise qui rappelle *la priorité de l'évangélisation* sur le sacrement — en tant que célébration. Priorité non point ontologique certes, mais parfois chronologique. Quand l'évangélisation tarde trop ou lorsqu'elle est escamotée, on risque de détruire la priorité ontologique du sacrement ; on la dénature en tous cas, car le sacrement est devenu incapable de renvoyer les chrétiens à l'Evangile de Jésus-Christ.

III

**CONSÉQUENCES PLUS PRATIQUES
POUR LES RELATIONS
ENTRE ÉGLISE ET SACREMENTS**

Dans les deux chapitres précédents, j'ai bien conscience que la balance a dû pencher tantôt d'un côté (la priorité du Christ faisant l'Eglise), tantôt de l'autre (la priorité de l'Esprit qui dans l'Eglise fait advenir la « figure » du Christ). Cela était inévitable. Aussi bien, dans ce troisième chapitre, voudrais-je considérer les choses d'une manière à la fois plus synthétique et plus pratique :

— plus *synthétique* d'abord, en ce sens que je vais essayer de faire « jouer » les deux mouvements ensemble. Plus précisément, je vais examiner de plus près les deux verbes *faire* dans la célèbre expression évoquée tout au long de ces pages : l'Eglise « fait » les sacrements, les sacrements « font » l'Eglise. Quel rapport y a-t-il entre ces deux « faire », ces deux actions, ces deux opérations ? Sous cette interrogation, se cache une bonne question à la fois théologique et pastorale.

— plus *pratique* ensuite, parce que je me permettrai de tirer quelques conséquences en ce qui concerne la manière de donner les sacrements ou la manière dont l'Eglise doit exister si elle veut les donner en vérité.

C'est une question aussi vieille que le christianisme lui-même, mais qui retrouve de nos jours une sorte de regain d'actualité, précisément au moment où les conditions d'existence de l'Eglise occidentale (jusqu'ici maîtresse du jeu théologique dans le monde) ont quelque analogie avec l'Eglise primitive ou encore l'Eglise de Justin, de Tertullien, de Cyprien... Quand l'Eglise n'est plus en chrétienté, elle ne peut plus tolérer certaines distorsions, elle cherche une plus grande cohérence, en même temps qu'une plus significative cohésion.

1. Un rapport d'intériorité réciproque entre Eglise et sacrements ou le critère *théologique*

Je considère donc d'abord et comme pour lui-même le duo « Eglise-sacrements ». Nous verrons les autres paramètres plus loin. Je formule alors ce qui doit bien constituer la *règle d'or* théologique et pastorale de la vie sacramentaire de l'Eglise : « Il ne faut pas que l'Eglise soit *dé-faite* au moment où elle fait les sacrements ; il ne faut pas que le sacrement soit *dé-fait* où moment où l'Eglise le fait. »

Expliquons-nous. Les deux sacramentalités, celle de l'Eglise et celle du sacrement doivent se conforter l'une l'autre et non point s'opposer ou pire encore s'annuler et se contredire. Pour dire les choses autrement, je propose une traduction de ce principe d'intériorité réciproque entre les sacrements et l'Eglise, à savoir : « Si l'on veut qu'Eglise et sacrements se *confortent*, pour que l'Eglise apparaisse vraiment comme sacrement du Christ, il faut maintenir vivante, en permanence, la dialectique entre l'*englobé* et l'*englobant*, c'est-à-dire accepter que — tour à tour — l'Eglise englobe les sacrements et qu'elle soit englobée par eux, ou que les sacrements englobent l'Eglise et qu'ils soient englobés par elle. »

Cela paraîtra simpliste aux uns, et bien compliqué aux autres. Je crois, pour ma part, que personne n'évite un jour ou l'autre de se trouver devant ce problème. En effet, les deux risques sont connus : maintenir des situations inhumaines tout en sacramentalisant avec bonne conscience, ou bien changer le monde et l'Eglise en oubliant la source qui est le Christ. Pour admettre la règle que je viens de rappeler, il faut beaucoup de courage pastoral et d'humilité théologique. En effet, cela suppose que l'on accepte à certains moments que l'*Eglise* ait davantage à dire que le sacrement, et qu'à d'autres moments le *sacrement* (pour tant intérieur à l'Eglise et fait par elle) en dise beaucoup plus que toute l'Eglise elle-même, avec tous ses témoins réunis.

Prolongeons encore notre ligne de recherche. Cette

intériorité réciproque entre l'Eglise et les sacrements peut être développée selon deux directions :

1) Il y a une *antériorité* de la *foi* reçue (ou de la prédication de l'Évangile) et du *rassemblement* des disciples (en son nom) sur le sacrement conféré. Que l'on se rappelle seulement le texte de Rom X 9-11 : « Car la foi du cœur obtient la justice et la confession des lèvres le salut. » « Quiconque croit en lui ne sera pas confondu. Si tes lèvres confessent que Jésus est Seigneur et si ton cœur croit que Dieu l'a ressuscité des morts, tu seras sauvé. » On peut citer encore bien des scènes des Actes des Apôtres, en particulier la séquence désormais classique dans la mission de l'Eglise ancienne : prédication-conversion-baptême-vie conforme à l'Évangile reçu. N'est-ce pas d'ailleurs le contenu de Mt XXVIII 19 : « Allez, faites de toutes les nations mes disciples... » ?

Il y a bien une *antériorité de la foi* qui construit l'Eglise (cf. *Lumen Gentium*, à la fin du n° 9). On pourrait en dire autant de l'*antériorité du rassemblement*, par la charité qui édifie. La vérité et la fraternité sont indispensables pour que soit reçue la vie qui nourrit le corps et la foi. A cet égard, des siècles de chrétienté, sans parler du droit canonique conçu dans ce contexte, nous ont fait du tort, en posant comme *norme* un monde déjà évangélisé. Or, cela n'est plus vrai depuis longtemps non seulement pour la société et ses mœurs, mais aussi pour les *familles* (comment parler sans présomption de « familles chrétiennes » ?) : toute famille est devenue — comme le monde lui-même — un lieu d'*évangélisation*, tant des parents que des enfants. Voilà donc pour ce qui concerne l'englobant-Eglise, l'Eglise croyante, l'Eglise assemblée.

2) Mais — car dans toute réciprocity il y a un « mais » — il y a une *primauté* à reconnaître (appelons-la ontologique si l'on veut, sans oublier qu'il y a une ontologie de la foi et de la « koinônia » dans l'Esprit), une primauté donc du *sacrement* sur tout autre expression et expérience du Don du Christ à son Eglise.

A ce moment-là, le sacrement opère une sorte de

retournement, comme un gant que l'on retourne, car dans l'acte du sacrement toute l'Eglise se trouve *contenue* : ce n'est pas elle qui s'incorpore le Christ, mais le Christ qui se l'incorpore. Cela est particulièrement vrai, bien évidemment, pour l'eucharistie. Ce corps du Christ, présent là sur l'autel, en un point du monde et de l'Eglise, est une parole symbolique qui dit en réalité : toute l'Eglise et le monde entier sont *dans le Christ* !

Si de tels actes n'existaient pas, le Christ ou la grâce ou la foi apparaîtrait comme un « produit » de l'Eglise, à tout le moins comme son reflet. La priorité du sacrement sauve l'Eglise de la tentation du *narcissisme*, pourvu que le sacrement lui-même ne sombre pas dans le « magisme » (Dieu à notre disposition, Dieu qui nous « obéit » ! alors qu'il s'agit précisément du contraire : un acte de dépossession de nous-mêmes).

Je sens que ce thème de la réciprocité entre Eglise et sacrement est une mine inépuisable. Que l'on me permette alors de proposer seulement quelques brèves suggestions !

— une Eglise *baptisante* et *baptisée*. Tout ce qui précède laisse entendre qu'un baptême ne peut être fructueux que là où l'Eglise manifeste une vie baptismale.

— une Eglise *confirmante* et *confirmée*. Quelle église est réellement confirmée et pas seulement cautionnée idéologiquement ?

— une Eglise *réconciliante* et *réconciliée*. Quelle visibilité donner à des actes de réconciliation réelle qui engagent la communauté ? Que fera-t-on — à ce propos — dans le domaine de l'œcuménisme ?

— une Eglise *eucharistiante* et *eucharistiée*. Que l'on pense aux assemblées sans prêtre et aux questions qu'elles posent : quel temps consacre-t-on non seulement à faire l'eucharistie et à la donner, mais aussi à faire l'Eglise et à la recevoir ?

— une Eglise *épousante* et *épousée*. Pas seulement celle que le Christ s'est unie pour la rendre sainte et immaculée, mais aussi celle qui se conduit comme une épouse, une Alliée, un partenaire d'Alliance indéfectible... ;

— une Eglise *guérissante* et *guérie*. Une Eglise qui reçoit le courage et la consolation, mais qui se montre aussi une

Eglise guérie, par les cicatrices de la Passion : l'espérance au-delà des échecs et de la mort ;

— une Eglise *ordonnante* et *ordonnée*. Eglise ordonnante, en faisant des serviteurs, mais une Eglise servante (ordonnée en charité) grâce à tous les charismes déployés et non étouffés.

J'ai quelque peu hésité à employer certains néologismes, mais je les ai conservés en raison de leur pouvoir suggestif. *L'Eglise et les sacrements ne fonctionnent pas à sens unique*. Il n'y a pas que ce que les sacrements « disent » aux églises ; il y a aussi ce que les églises « disent » aux sacrements. Nous avons encore beaucoup à apprendre de ce dialogue et de cette réciprocité.

2. Un rapport qui doit se situer dans la relation entre le local et l'universel ou le critère *ecclésiologique*

C'est là que commencent vraiment les difficultés. Tant que l'on se situe dans les grands principes et dans une Eglise universelle qui existerait à la fois partout et nulle part, les formules que nous avons proposées sont assez aisées à prononcer. Mais *pratiquement* la question est celle-ci : de quelle *Eglise* parlons-nous ? De l'Eglise mystique, universelle et invisible... ou de l'Eglise qui est ici et maintenant, l'Eglise à laquelle j'appartiens ?

Là aussi, il faut avoir le courage d'examiner les conditions de fonctionnement d'une *réciprocité* grâce à deux principes que l'on pourrait formuler comme suit :

— tout sacrement donné dans *telle* église (telle communauté, liée à telle église particulière) produit un effet spirituel qui *dépasse* radicalement les limites de cette communauté. Et ce dépassement devra être reconnu d'une manière ou d'une autre ; ne serait-ce par exemple qu'en refusant de faire « servir » un sacrement à la justification de l'engagement éthique de tel groupe chrétien.

— un sacrement ne saurait être donné à des *personnes* complètement isolées ecclésialement ou à des *groupes* qui ne comportent en eux-mêmes aucune vérité ecclésiale

concrète ou encore qui n'acceptent pas les exigences de *foi* et de *rassemblement* minimum pour être une Eglise.

Nous touchons ici à une énorme difficulté d'appréciation. Mais, on peut affirmer que, dans un sens ou dans l'autre, toutes les églises ont utilisé ces principes pour résoudre les problèmes d'appartenance à la communauté chrétienne. Tentons quelques incursions dans les sacrements.

— Prenons le cas du *Baptême*. On sait qu'il n'y a pas de baptême sans *foi professée* de la part de celui qui le reçoit (ce que laissait entendre le vieux rituel du baptême des enfants). Voilà un principe intangible, qui pourtant appelle — en fait — des interprétations extrêmement souples ! — Il faudrait encore ajouter qu'il n'y a pas de baptême possible sans agrégation à l'Eglise universelle par la *médiation* obligée d'un groupe ecclésial (c'est le sens finalement très profond des *registres* de catholicité). Mais quel groupe ecclésial digne de ce nom ? La paroisse ? D'autres communautés ? Encore faut-il promettre une *participation minimum* à la vie de ce groupe (ou d'un groupe analogue, à cause des déménagements). C'est bien vrai. Mais qu'est-ce que ce minimum ? Une fois par trimestre ? une fois par an ? ou moins encore ? On le voit, les questions ne manquent pas. Mais elles sont essentielles à poser, si l'on veut qu'il y ait encore un rapport *réel* entre le baptême et la vie de l'Eglise, entre le baptême et la pratique eucharistique...

— On en dirait autant de la *Pénitence-réconciliation*. Ce sacrement est passé par des siècles d'individualisme. Quel acte de réconciliation personnelle et collective est « nécessaire » pour que le sacrement soit effectué ? Jusqu'au XII^e siècle environ, on a gardé la séquence suivante : aveu/confession/*pénitence*/absolution-réconciliation. On n'était pas pour autant pélagien en exigeant la « pénitence » avant la réconciliation. Que serait une pénitence *ecclésiale* pour aujourd'hui ?

— On pourrait aussi parler du *Ministère ordonné*. La question serait celle-ci : à partir de quoi « faire » des ministres, sinon à partir d'une *Eglise servante* ? La crise actuelle ne doit pas être jugée comme une crise de générosité, mais bien plutôt comme la crise d'une Eglise

qui ne sait pas dire encore clairement *quel service* elle doit rendre en son sein et surtout quel service elle doit accomplir pour le monde.

Une certaine jachère sacramentelle peut être purement et simplement une désertion ou une sorte d'asphyxie spirituelle. Mais elle peut être aussi, dans certains cas, une épreuve pour éveiller le besoin ou mieux le désir du sacrement : c'est une Eglise-sacrement qui gémit vers le sacrement comme après l'eau vive. C'est aussi un temps privilégié pour se poser des questions renouvelées. Quelle Eglise concrète est « sacramentalisable » ? Quelle personne est sacramentalisable, compte tenu de sa vie ecclésiale ? Il n'y a sans doute pas de réponse précise, en tous cas de réponse « standard » à ces questions, mais il est très important de les avoir présentes à l'esprit, pour que soit mieux vécue, jour après jour, la fidélité de l'Eglise à son Seigneur¹⁷.

3. Un rapport qui doit se situer dans la relation entre ici et maintenant et l'eschatologie du « pas encore » ou le critère *eschatologique*

Il n'y a pas que le rapport entre l'Eglise locale et le mystère de l'Eglise universelle qui est à considérer présentement. Il faut aussi pénétrer le mystère du temps, plus exactement celui de l'a-venir, et plus encore le mystère de *Celui* qui est toujours « à venir ».

17. Si nous avions eu le temps, nous aurions proposé ici un troisième point (ou un 2 bis) intitulé comme suit : « un rapport qui se situe entre l'*autorité pastorale* (ministère apostolique) et la responsabilité du *corps entier* (le *sensus fidelium*) ». Nous aurions alors développé ici notre propos, en invoquant le critère « ministériel ». Il est certain que nous vivons actuellement une période de ré-ajustement entre les décisions et propositions de l'autorité d'une part et la pratique des groupes chrétiens d'autre part (pensons par exemple aux pratiques eucharistiques de certains groupes œcuméniques ou foyers mixtes). Ce « décalage » n'est pas forcément scandaleux, mais le signe d'une adéquation difficile et laborieuse entre l'Eglise et les sacrements.

Je pressens qu'il y aurait là beaucoup à chercher. On rejoindrait quantité d'études récentes, sur le « principe-Espérance », ou encore sur la théologie de la Libération... Je me contenterai donc de formuler ici une exigence : pour bien vivre le rapport entre l'Eglise et les sacrements, il faudra toujours tenir compte de la *tension eschatologique*, dans l'Eglise comme dans les sacrements. A vrai dire, cette tension constituera un *test* : là où cette tension n'apparaît pas, il doit y avoir quelque chose qui ne va pas dans le rapport de l'Eglise à ses sacrements, et réciproquement.

L'Eglise d'ici et maintenant annonce-t-elle le Royaume de Dieu ?

Le sacrement reçu ici et maintenant annonce-t-il le Christ qui vient ?

Ces deux questions qui n'en font qu'une se conjuguent en réalité pour que soit assurée la *fonction prophétique* de l'Eglise. Une Eglise qui ne prophétise plus est une Eglise qui se retourne seulement sur son passé (souvent pour le pleurer) ou qui s'applatit sur l'actualité (sans réserves de force pour l'avenir, sans second souffle). Les sacrements de l'Eglise et l'Eglise comme sacrement doivent donc se soutenir mutuellement pour que la prophétie soit annoncée. Cela suppose :

— d'une part le sacrement, car il dit à sa manière (irremplaçable) le *pignus futurae gloriae* ; il est gage du Règne à venir. On le vérifierait pour l'eucharistie certes ou pour le baptême, mais aussi pour le mariage (qui fait des époux les témoins d'un monde réconcilié)¹⁸, pour le ministère (incompréhensible s'il se contentait de conforter l'ordre établi), pour l'onction des malades (qui apporte autre chose qu'une sérénité de type bouddhique mais la confiance due à la présence du Christ au cœur de l'épreuve) etc...

18. L'attitude de l'Eglise (sacrement ?) vis-à-vis des divorcés-remariés, et donc de la pratique et du sens du sacrement de mariage n'est pas sans incidence sur l'annonce de la prophétie. Actuellement (je dis bien : actuellement), la rigueur de la discipline catholique semble plutôt voiler cette promesse d'un monde réconcilié. L'échec ne semble pas admis, en tous cas il interdit une nouvelle chance...

— d'autre part l'Eglise comme sacrement, car ce sont les communautés chrétiennes elles-mêmes qui disent à leur manière quelle est leur espérance. La plupart du temps, il s'agit d'actes *non-sacramentels* ayant une dimension prophétiques. Ces actes peuvent être explicitement rattachés aux communautés ecclésiales (par exemple, le refus de la torture pour sauver la dignité de l'homme)¹⁹, ou simplement vécus à « fonds perdus », dans l'anonymat de la vie, mais aussi comme des semences de vie éternelle.

S'il fallait résumer les conséquences pratiques de ce que je veux suggérer dans cette réciprocité (eschatologique) entre l'Eglise et sacrements, je dirai ceci : pour que l'Eglise montre sans cesse *la fécondité* de l'Amour de Dieu *dans ce monde et au-delà*, il faut à la fois l'eucharistie et Monseigneur Roméro, il faut la semence de Celui qui a germé en terre pour porter du fruit et il faut le sang des témoins qui donnent leur vie comme signe du Monde à venir.

★

Ces quelques pages sur l'Eglise-sacrement, qui se reçoit elle-même grâce aux sacrements, ne prétendent pas épuiser le sujet. Je dirais même que le sujet est illimité puisqu'il va aussi loin que les horizons terrestres et humains voudront bien nous mener dans les siècles à venir.

Précisément — et ce sera ma dernière réflexion —, ne pourrait-on pas dire qu'il y a une tension salutaire entre un Christ déjà bien reconnu et identifié, et un Christ encore inconnu, un Christ à venir et à découvrir. La tension entre l'Eglise et les sacrements peut nous aider à vivre cette marche difficile de la Reconnaissance sur le chemin des Emmaüs de tous les lieux et de tous les temps. Les sacrements portent avec eux l'assurance du Christ connu, repéré, efficace. Et ce qui n'est pas sacrement (je veux

19. Je pense à l'Association des chrétiens pour l'abolition de la torture (ACAT).

dire : la vie des chrétiens, les appels du monde, les inspirations de l'Esprit) peut de son côté (je dis bien : *peut*, car rien n'est automatique) nous faire découvrir des aspects inconnus de Jésus, nous faire entrer grâce à l'Esprit dans une plus grande connaissance du Ressuscité.

Notre devoir, sans rien perdre du repère sacramentel mais plutôt grâce à lui, est de dévoiler cette nouvelle forme de présence du Seigneur, afin que le sacrement et l'Eglise soient toujours ouverts à Celui qu'ils signifient et qu'ils ne sauraient emprisonner.

Henri DENIS

Lyon, 15 septembre 1982